

SERMON IV.

LA VIE SPIRITUELLE.

Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu.

Coloss. iii. 3.

ON ne se forme jamais une idée juste des sentimens que l'on n'a pas éprouvés soi-même ; et plus les sentimens d'autrui sont étrangers à notre expérience, et en opposition à nos sentimens, moins nous pouvons les concevoir. Il est impossible qu'un avare comprenne les douceurs de la bienfaisance, ou qu'un homme qui vit dans l'isolement se représente bien le bonheur des affections de famille : le cœur est incrédule relativement à ce qu'il n'a pas senti. C'est par cette raison que les hommes dont toute la piété consiste dans un respect extérieur pour les formes du culte, et dans l'observation d'une morale mondaine, ne peuvent pas croire à la réalité et à l'efficace des sentimens religieux. Ils en sont tout aussi incapables, qu'un sourd est incapable de se former une idée des sons, ou un aveugle, des couleurs ; et par cela même qu'ils ne

savent pas ce que c'est que l'expérience chrétienne, ils sont toujours portés à regarder celle des fidèles comme de l'enthousiasme, ou de l'exaltation. La repentance, la joie du salut, l'amour profond pour Dieu, le détachement du monde, l'affection pour *les choses qui sont en haut*, n'ayant jamais pénétré dans leur cœur, ne sont à leurs yeux que des rêveries ; et je ne m'en étonne point ; car Dieu lui-même a dit : *l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; car elles lui paraissent une folie.*

Mais, quelque méconnue qu'elle soit par les mondains, l'expérience chrétienne n'en est pas moins un fait positif et incontestable, qu'il serait tout aussi absurde de nier parce qu'on y est soi-même étranger, qu'il serait absurde à un homme privé de la vue de nier la différence des couleurs parce qu'il ne l'aperçoit pas. Ecoutez-moi donc avec une attention sérieuse, et en élevant vos âmes à Dieu, tandis que je vous entretiendrai de quelques-uns des caractères distinctifs de l'expérience chrétienne. C'est ainsi que je désignerai le développement de cette vie spirituelle du Chrétien, dont parle Saint Paul dans ces paroles : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu.*

I. *Vous êtes morts*, dit l'apôtre. Cette expression figurée, si énergique et si concise, nous donne une première idée de la nature de l'expérience

chrétienne, et demande à être expliquée dans tous ses sens ; car ils sont tous également instructifs et frappans.

Le fidèle *est mort*, d'abord, à toute idée de sa propre justice, à toute confiance dans son mérite devant Dieu. Tandis que le mondain, ne connaissant pas l'étendue de ses devoirs, ne prenant pas la loi de Dieu pour règle de conduite, ne se jugeant pas d'après ses décisions, est satisfait de lui-même pourvu qu'il pratique ces vertus mondaines qui suffisent pour obtenir l'approbation des hommes ; tandis qu'il compte sur la moralité de sa conduite pour obtenir la vie éternelle ; tandis qu'il ne peut croire qu'avec un caractère estimé dans le monde, il soit exposé aux justes jugemens de Dieu, et doive chercher sa grâce, comme un pécheur qui a mérité la condamnation, le Chrétien a, relativement à son état devant Dieu, des sentimens entièrement opposés. Se jugeant d'après la loi sainte et spirituelle qui lui commande *d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même* ; examinant d'après cette règle parfaite non seulement ses actions extérieures, mais les pensées de son esprit et les affections de son cœur, il est profondément convaincu que *de mille articles, il ne peut répondre sur aucun*. La loi lui donne, comme à Saint-Paul, la connaissance du péché qui est en lui. Et non-seulement elle lui montre qu'il est pécheur ; elle

lui apprend encore que la mort est le salaire du péché, et qu'en conséquence il a mérité cette mort, cette terrible condamnation, que Dieu prononce contre quiconque ne *persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi, pour les faire*. Il comprend, que n'eût-il péché qu'une fois, n'eût-il transgressé qu'un seul commandement de Dieu, il serait exposé à cette redoutable malédiction, puisqu'il est écrit : *quiconque aura gardé toute la loi, s'il vient à faillir en un seul point, il est coupable de tous*. C'est ainsi que s'évanouissent les illusions et les préjugés qui le tranquillisaient au milieu de ses transgressions. La connaissance de la loi de Dieu, et celle de l'immuable sanction qui y est attachée, réveille sa conscience, et lui montre son état aux yeux du Législateur suprême, et du juste Juge contre lequel il a péché. Il considère avec un salutaire effroi les terribles menaces de la Parole sainte, et ne peut plus croire que la condamnation qui lui est dénoncée en tant que pécheur, ne soit qu'un vain épouvantail ; au contraire, elle est à ses yeux tout ce qu'il y a de plus redoutable au monde.

Convaincu de péché par l'action puissante de la Parole et de l'Esprit de Dieu dans son âme, le vrai Chrétien ne cherche point à se rassurer, en se persuadant que son repentir expie ses péchés. Il sent que son repentir est si peu proportionné à la sainteté et à l'excellence de la loi qu'il a violée, au nombre et à la grandeur de ses transgressions, à la majesté

et à la bonté du Dieu qu'il a offensé, que bien loin de pouvoir effacer aucune de ses fautes, son repentir a lui-même besoin de pardon. Il y a plus : le fidèle voit clairement que, bien que le repentir soit la seule réparation que le pécheur puisse faire à Dieu, il ne saurait cependant expier le péché, parce que, malgré le repentir, la violation de la loi n'en demeurerait pas moins inscrite dans le Livre de Dieu, comme titre de condamnation contre le pécheur. Le criminel, condamné par la loi de son pays, a beau déplorer le crime dont il s'est rendu coupable : la justice le frappe en dépit de son repentir. Le transgresseur de la loi de Dieu, le pécheur qui a armé contre lui le bras de la Justice divine, ne peut pas mieux être absous par sa repentance. Quand il resterait quelques doutes à cet égard dans l'esprit du fidèle, ils seraient complètement et à jamais dissipés par quelques-unes de ces déclarations claires et positives de la Parole de vérité qui tranchent la question. Après que Dieu a déclaré que *sans aspersion de sang il ne se fait point de rémission des péchés* ; que *c'est le sang de Christ*, et non la repentance de l'homme, *qui purifie de tout péché*, comment l'homme qui croit Dieu, et reçoit sa Parole comme sa Parole, pourrait-il encore se persuader que son repentir expie ses péchés ?

Et le fidèle ne peut pas davantage voir dans ses bonnes œuvres une expiation de ses péchés. Les déclarations de la Parole sainte qui ôtent tout mérite devant Dieu au repentir, ôtant également

tout mérite devant Dieu aux bonnes œuvres, elles dissipent à la fois, dans son âme, l'une et l'autre de ces illusions. Le vrai Chrétien ne peut pas attribuer à ses œuvres une vertu expiatoire que la Parole de Dieu n'attribue qu'à l'œuvre du Sauveur ; car il ne peut pas faire *Dieu menteur*. Il sent que Dieu seul est juge dans cette grande question, et que Dieu seul mérite d'être cru. Et la décision de Dieu sur le non-mérite des œuvres, est pleinement confirmée par sa conscience, qui lui déclare que l'observation d'une partie de son devoir ne saurait en aucune manière excuser la négligence d'une autre partie de son devoir ; ou plutôt, que le bien qu'il devait faire et qu'il a fait, ne saurait excuser le mal qu'il ne devait pas faire et qu'il a fait aussi. La Parole de Dieu et sa conscience le convainquent si clairement et si fortement qu'aucune de ses œuvres ne saurait expier aucun de ses péchés, que quand sa vie serait remplie de bonnes œuvres, quand il n'aurait négligé aucune occasion de faire le bien, quand il ne l'aurait jamais fait que par les motifs les plus purs, il ne verrait jamais dans ses bonnes œuvres des titres de salut. Il y trouve, au contraire, bien des sujets d'humiliation. Que d'imperfections, de mauvais motifs, de souillures, dans celles qu'il a faites ! Et que d'occasions de faire le bien que Dieu lui avait fournies, qu'il a lâchement, criminellement laissé échapper, qui s'élèvent en témoignage contre lui devant le tribunal de sa conscience et devant le

tribunal de Dieu, l'accusant de n'avoir pas fait pour la gloire de Dieu et pour le bien des hommes, ce qu'il aurait dû, ce qu'il aurait pu faire ! Pénétré de ces convictions, comment pourrait-il voir dans ses bonnes œuvres, des titres à la faveur de Dieu, ou une expiation de ses péchés ?

Ainsi le fidèle, convaincu qu'il a mérité la condamnation, et qu'il ne peut s'y soustraire ni par son repentir, ni par ses bonnes œuvres, est mort, comme je le disais, à toute idée de sa propre justice. Loin de croire qu'il ait quelque mérite devant Dieu, quelque droit à sa faveur, il croit qu'il ne mérite que ses châtimens. Il répète non seulement des lèvres, mais du fond du cœur, cet article de la confession des péchés dans lequel nous reconnaissons que " nous sommes de pauvres et de misérables pécheurs, qui avons attiré la ruine et la perdition sur nous ; " car ces paroles expriment avec vérité le sentiment de son cœur froissé et brisé.

Dans cet état, où d'un côté il soupire après le salut, où de l'autre il désespère de trouver le salut en lui-même, le fidèle est préparé à accueillir avec foi et avec gratitude le message du salut, tel qu'il est contenu dans la Parole de Dieu. Il sent qu'il n'y a d'espérance pour lui que dans une miséricorde infinie ; et voici, une miséricorde élevée au-dessus de ses pensées comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, se manifeste à lui. Il est convaincu qu'il ne peut expier aucun de ses péchés ;

et voici l'Évangile qui lui annonce *une victime propitiatoire*, descendue du ciel, sur laquelle *l'Éternel a fait venir l'iniquité de nous tous*, et dont *le sang purifie de tout péché*. Il reconnaît que ce n'est pas à une récompense qu'il peut prétendre, mais que c'est une pure grâce qu'il doit solliciter ; et voici, Dieu lui-même lui déclare que nous *sommes sauvés par grâce, par la foi, et non point par les œuvres*. Sa conscience et la loi de Dieu lui montrent qu'il est un pécheur perdu ; et voici, Jésus, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, se présente à lui dans l'Évangile, *comme étant venu chercher et sauver ce qui était perdu*. En un mot, il sent profondément que c'est un puissant Sauveur qu'il lui faut, et c'est un Dieu Sauveur que la Parole sainte lui révèle de la première à la dernière page. A cette bonne nouvelle, pour laquelle l'Esprit de Dieu l'a préparé, et qu'il fait pénétrer dans son âme, le cœur du fidèle s'émeut au-dedans de lui : humilié dans le sentiment de ses péchés, pénétré de cette *tristesse selon Dieu qui produit une repentance à salut*, vivement touché de l'amour de son Dieu, de l'ineffable charité de ce Sauveur qui a porté ses péchés *en son corps sur le bois*, il se réfugie avec une douce confiance et une vive gratitude au pied de sa croix, et trouve la guérison dans ses meurtrissures, et la vie dans sa mort.

Que peut comprendre à une pareille foi et à de pareils sentimens, l'homme qui est encore plein

d'aveuglement sur son état devant Dieu ? qui ne voit ni le nombre, ni la grandeur de ses péchés, ni la juste condamnation à laquelle ils l'exposent ?

Le fidèle *est mort*, en second lieu, à la confiance en ses lumières, en sa sagesse, en ses forces. Il sent que, par lui-même, il est absolument incapable de marcher dans la voie de la vie éternelle. Tandis que le mondain, s'imaginant que, pour être sauvé, il suffit d'éviter les fautes scandaleuses, de célébrer quelques cérémonies religieuses, ou de faire quelques œuvres de bienfaisance, se croit très-capable de se sauver par ses propres forces, et ne sent pas le besoin d'un secours étranger ; le vrai Chrétien, qui a compris la grandeur et les difficultés de la tâche qui lui est imposée en tant qu'enfant de Dieu et racheté de Christ, sent profondément, avec Saint-Paul, son incapacité pour persévérer dans la foi, et pour achever sa sanctification dans la crainte de Dieu. D'un côté, il voit clairement à quelle sainteté l'appelle la miséricorde qui lui a été faite, à quelle foi, à quelle gratitude, à quelle humilité, à quel renoncement, à quelle pureté, à quelle patience, et à quelle charité ! D'un autre côté, il a découvert, et il découvre chaque jour davantage, son aveuglement spirituel ; l'inimitié de son cœur contre Dieu, contre sa vérité, contre sa loi ; l'esprit d'incrédulité et de révolte qui vit encore au dedans de lui. Ses chutes nombreuses, l'opposition de sa volonté à la

volonté divine, le peu de progrès qu'il fait, lui ouvrent toujours plus les yeux à cet égard, et lui montrent ce qu'il peut attendre de lui-même. Plus il s'efforce d'avancer dans la voie de la sanctification, plus il aperçoit dans son cœur des profondeurs de corruption qu'il ne soupçonnait pas même. Dès-là il perd de plus en plus toute confiance en lui-même, et se regarde réellement en toute sincérité, selon le langage de notre Liturgie, comme " un pauvre pécheur, conçu et né dans le péché et dans la corruption, enclin au mal et incapable par lui-même d'aucun bien."

Cette conviction conduit le fidèle à sentir tous les jours plus vivement le besoin qu'il a de cet Esprit de Dieu qui *illumine les yeux de notre entendement*, qui *ouvre notre cœur à l'Évangile*, qui *y répand l'amour de Dieu*, qui *y fait habiter Christ par la foi*, qui nous *fortifie puissamment dans l'homme intérieur*, qui *écrit la loi de Dieu dans nos cœurs*, et que la Parole divine nous représente sans cesse comme le grand auteur de la vie spirituelle. Le fidèle attend tout de cet Esprit de Dieu. Il voit en lui son unique ressource. Il bénit le Dieu qui le promet à ses enfans, le Sauveur au nom duquel il est donné ; il le bénit Lui-même de ce qu'il daigne s'abaisser jusqu'à venir habiter dans l'âme d'un pécheur. Mais surtout, il cherche de tout son cœur à se placer et à demeurer sous sa sainte influence. Par la prière de la foi, par la méditation de cette Parole qui est

l'épée de l'Esprit, par la docilité à ses saintes inspirations, par l'emploi intelligent et consciencieux de tous les moyens de grâce, il obtient chaque jour une nouvelle mesure de cet Esprit divin. Quoiqu'il tombe souvent, quoiqu'il ait souvent à déplorer la puissance du péché dans son âme, il n'est cependant plus *esclave du péché pour lui obéir dans ses convoitises*. Il devient capable d'une abnégation de lui-même, d'une soumission de sa volonté à la volonté divine, qui lui étaient autrefois entièrement étrangères ; sous la puissante égide de son divin Maître, et par l'assistance continuelle de sa grâce, il *se dépouille du vieil homme, et se revêt du nouvel homme, créé à l'image de Dieu dans une justice et une sainteté véritables*. “ Il travaille à son salut avec crainte et tremblement, parce que c'est Dieu qui produit en lui la volonté et l'exécution, selon son bon plaisir.”

En troisième lieu, le fidèle *est mort* au monde, en ce qu'il n'y cherche plus son bonheur. Il n'a pas perdu la faculté de jouir des biens temporels que Dieu lui accorde ; il les reçoit avec gratitude, il en sent le prix ; mais ils ne sont plus pour lui le souverain bien : l'amour de Dieu, prenant la première place dans son âme, en bannit tout attachement excessif aux avantages terrestres. Les richesses, les plaisirs, les honneurs, la science, les créatures, ne sont plus pour le vrai Chrétien des idoles. Il a découvert l'insuffisance de tout ce que le monde peut lui offrir pour

satisfaire les vastes désirs de son âme ; il en voit la vanité, l'inconstance, la fragilité. Il sent que l'amour du monde est incompatible avec la vraie piété ; que le monde ne peut donner à l'âme les vrais biens, le pardon des péchés, la paix avec Dieu, l'amour pour lui, la patience dans l'épreuve, l'espérance de l'immortalité bienheureuse ; et, en conséquence, il est du monde comme s'il n'en était point ; *il use du monde, comme s'il n'en usait point.* “*Il ne se glorifie plus qu'en la croix de Christ, par laquelle le monde lui est crucifié, et lui au monde.*” *Il n'a point ici-bas de cité permanente ; mais il cherche celle qui est à venir.* “*Il ne s'amasse pas des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent tout, et où les larrons percent et dérobent ; mais il s'amasse des trésors dans le ciel, où les vers et la rouille ne gâtent rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent point ; et là où est son trésor, là aussi est son cœur.*” *Il est crucifié avec Christ ; et s'il vit encore dans ce corps mortel, il vit dans la foi au Fils de Dieu, qui l'a aimé, et qui s'est donné soi-même pour lui.* C'est ainsi que sa foi lui fait remporter la victoire sur le monde.

Et ne croyez pas que parce qu'il ne donne plus son cœur au monde, le fidèle soit moins heureux sur la terre. Il y a de vraies jouissances dans la modération de nos désirs, dans le renoncement et dans les sacrifices. Qui est-ce qui serait assez malheureux pour ne l'avoir jamais éprouvé ? Il y a des jouissances plus grandes encore dans la

possession de ces biens spirituels que le fidèle apprécie par-dessus tout ; dans l'humble assurance des miséricordes divines, dans le sentiment de la paix de Dieu, dans l'espérance du bonheur éternel, dans cette confiance en Dieu, pour le temps et pour l'éternité, qui permet d'envisager l'avenir sans crainte, persuadé que, vît-on disparaître tous les avantages de ce monde, on ne perdrait pas les biens les plus précieux de tous, ceux auxquels on a donné son cœur.

Je sais bien que le monde ne croit pas à une pareille félicité, et qu'il sourit de pitié, quand on lui parle du bonheur que le fidèle goûte loin de lui et sans lui. Le monde s' imagine que tout le bonheur de l'homme est dans la jouissance des avantages terrestres, et ne comprend pas de quoi peut jouir celui qui y attache peu de prix. Mais si nous sommes Chrétiens, que nous importe la pitié du monde ? Le monde plaint l'homme qui n'a d'autre bonheur que celui que donne la religion ; et nous, nous plaignons bien plus encore l'homme qui n'a d'autre bonheur que ce bonheur du monde, si triste au fond, si passager, si insuffisant, si rempli de vanité et de rongement d'esprit. Le monde plaint celui qui ne cherche pas le bonheur dans la fortune, dans la volupté, dans l'ambition, dans les créatures ; et nous, nous plaignons bien plus encore celui qui bâtit sur ce sable mouvant l'édifice de son bonheur.

Tels sont les divers sens de cette expression de mon texte : *Vous êtes morts*. Le fidèle est mort à

l'espérance de pouvoir rien mériter devant Dieu ; il est mort à la confiance en ses lumières, en sa sagesse, en ses forces ; et enfin, il est mort au monde.

II. Mais, en mourant à lui-même et au monde, le fidele renaît à *la véritable vie*, à cette vie spirituelle pour laquelle il a été créé. J'ai montré, en effet, que c'est en mourant à toute idée de son mérite devant Dieu, qu'il renaît à une espérance fondée de la miséricorde divine en Jésus-Christ ; que c'est en mourant à toute confiance en lui-même, qu'il renaît à une vie spirituelle produite dans son âme par l'Esprit de Dieu ; enfin, que c'est en mourant au monde, qu'il renaît à l'amour de Dieu. C'est ainsi que l'Évangile et la grâce de Dieu agissent dans une âme ; c'est ainsi que se détruit le vieil homme, ainsi que se forme l'homme nouveau. Dieu ferme devant le fidèle les sources de la mort, afin de lui ouvrir les sources de la vie. Il lui ôte la fausse paix, pour lui donner la véritable paix. Il le fait mourir à lui-même, pour le faire vivre à Dieu ; il détourne ses affections des choses qui sont sur la terre, pour les tourner vers les choses qui sont en haut. *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu.*

Dans ces paroles, Paul affirme du fidèle qu'il vit *en Dieu*. Et en effet, mes frères, le fidèle est uni à Dieu par la foi, par l'amour, par la confiance, par le dévouement à sa volonté, par le zèle pour sa gloire, par la soumission à ses décrets, par cette

communion mystérieuse, et pourtant réelle, de son âme avec Dieu, qui commence ici-bas, mais qui ne sera parfaite que lorsqu'il verra le Seigneur face à face, et sera rassasié de sa ressemblance. Pour se former une idée juste du bonheur d'une telle vie, il faut le connaître par expérience ; mais ceux qui le connaissent, qui sentent la vérité et la force de cette expression : *votre vie est en Dieu*, en savent plus sur ce sujet que les paroles de l'homme ne peuvent exprimer. Je ne peux rien dire qui ne soit trop faible pour eux, parce que les affections spirituelles peuvent être senties bien mieux qu'elles ne peuvent être décrites ; tandis que je ne puis rien dire sur ce sujet qui ne semble trop fort à ceux qui ne vivent pas encore en Dieu, parce que, comme je le disais en commençant, ils sont toujours disposés à douter de la réalité des sentimens religieux qu'ils n'ont pas éprouvés eux-mêmes. Cependant, si même vous êtes encore étrangers à la vie spirituelle, il ne me semble pas impossible de vous faire comprendre qu'il doit y avoir beaucoup de bonheur dans une telle vie.

Ne savons-nous pas tous, qu'il y a déjà du bonheur à vivre pour les hommes ? que l'égoïste, qui se fait le centre de tout, et ne vit que pour lui-même, se prive d'une foule de jouissances auxquelles il pourrait aspirer ? que l'homme, au contraire, qui s'unit à ses frères, ne fût-ce que par un sentiment d'humanité naturelle, jouit de leurs joies, et éprouve une douce satisfaction à partager leurs

peines ? Or, s'il en est ainsi ; si, tout corrompus que sont les hommes, à quelque ingratitude et à quelques désappointemens que nous soyons exposés de leur part, il est cependant certain que, lorsqu'un sentiment de pitié ou d'affection nous unit à eux, et nous fait vivre jusqu'à un certain point pour eux, nous nous ouvrons de nouvelles sources de jouissances,—qui est-ce qui ne comprendrait qu'il doit y avoir un bonheur plus grand, plus réel, plus durable, plus à l'abri des vicissitudes terrestres, à vivre pour Dieu, et en Dieu, en ce Dieu qui est infini en fidélité, en miséricorde, en sagesse, en sainteté, en puissance ? Qui est-ce qui ne sentirait que rien n'est plus désirable, plus digne de l'ambition d'une créature immortelle, que cette communion étroite et intime avec Dieu, qui unit un être faible au Tout-puissant ; un être coupable, au Père des miséricordes ; un être corrompu, à la source de toute sainteté ; un être pauvre selon Dieu, à celui duquel procède toute grâce excellente et tout don parfait ?

Mais comment se forme cette communion entre Dieu et l'âme chrétienne ? Quelle est la source de cette vie de l'âme, la seule qui mérite réellement le nom de vie ? L'apôtre nous l'apprend quand il dit : *vostra vita est cachée avec Christ en Dieu.*

C'est Jésus-Christ qui est l'auteur de cette vie intérieure et spirituelle ; c'est lui qui, par la rédemption qu'il a opérée, l'a rendue possible ; c'est

par sa médiation qu'elle naît et qu'elle se développe dans l'âme. En effet, là où l'Évangile de Christ est inconnu, là où il n'a pas pénétré dans sa pureté et dans son efficace ; là où il est falsifié dans ses doctrines fondamentales, vous ne trouvez ni vraie connaissance de Dieu, ni paix réelle avec lui, ni amour habituel pour lui, ni dévouement sincère à sa volonté. Vous pourrez y trouver une *religiosité* sans aucune influence pratique, des mouvemens de piété semblables à *une rosée du matin qui s'en va*, un respect extérieur pour la religion, une vie morale aux yeux des hommes ; mais vous n'y verrez jamais de crainte réelle de Dieu, ni de vraie communion avec lui. Il vous suffit d'ouvrir la Bible pour vous en convaincre. Il nous est dit que *Christ est le chemin, la vérité, et la vie ; que nul ne vient au Père que par lui ; que celui qui n'a point le Fils de Dieu n'a point la vie ; qu'il n'y a point de salut en aucun autre ; que hors de Christ nous ne pouvons rien faire ; que si nous ne demeurons pas en lui, nous ne pouvons pas porter de fruits*. Et ces déclarations de la Parole de Dieu sont abondamment confirmées par l'état de tous les peuples qui ne connaissent pas Jésus-Christ. L'état d'impiété, de superstition, d'idolâtrie, de profonde dégradation morale, où demeurent plongées toutes les nations payennes, avant que l'Évangile leur ait été annoncé, prouve avec une force irrésistible que, pour l'homme déchu, la vie spirituelle est impossible sans la connaissance de Christ. L'état de tous les

hommes qui, bien que nés dans des pays chrétiens, rejettent l'Évangile, proclame la même vérité : nous trouvons en eux une vie intellectuelle, une vie morale, une vie de sentiment, une vie de bienfaisance ; mais nous n'y trouvons point de vie spirituelle. Ils vivent pour le monde, pour la politique, pour les sciences, pour la gloire, pour la philanthropie même ; mais ils ne vivent pas pour Dieu.

Par Christ, au contraire, non seulement la source de la vie a été ouverte, l'accès au Père rendu facile, la Justice divine apaisée, la malédiction de la loi qui pesait sur la tête de tous les pécheurs, transportée sur leur Représentant ; mais la vie spirituelle elle-même a été offerte à tous ceux auxquels l'Évangile est parvenu ; ils sont tous exhortés à reconnaître qu'ils y sont étrangers, à la demander au nom de Christ, à la chercher en lui, et elle est accordée à tous ceux qui vont à lui par la foi.

Après la leur avoir acquise par son obéissance parfaite et par sa mort, il la leur communique par son Esprit. C'est son Esprit qui nous *convainc de péché*. “ Dieu a élevé Jésus par sa puissance pour Prince et Sauveur, pour donner à Israël la repentance et la rémission des péchés.” Il est la résurrection et la vie ; celui qui croit en lui vivra, quand même il serait mort. “ Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ.” A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfans de Dieu, savoir à ceux

qui croient en son nom. “*La loi de l’Esprit de vie, qui est en Jésus-Christ, nous affranchit de la loi du péché et de la mort.*” *L’amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné par la médiation de Christ. C’est lorsque nous demeurons en lui, et lui en nous, que nous portons beaucoup de fruits. Si nous vivons d’une vie spirituelle, ce n’est pas nous qui vivons, mais c’est Christ qui vit en nous. En un mot, Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils : qui a le Fils, a la vie. C’est ainsi que toutes les convictions et tous les sentimens qui constituent la vie spirituelle, sont communiqués au pécheur par la médiation de Christ. Ce passage de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de l’amour du monde à l’amour de Dieu, de l’incrédulité à la foi, est un fait positif et incontestable ; et celui en qui cette œuvre admirable a été opérée, ne peut pas plus douter de sa réalité, qu’un aveugle auquel Jésus-Christ avait rendu la vue, ou un sourd auquel il avait rendu l’ouïe, ne pouvait douter de sa guérison.*

Il est vrai que cette vie spirituelle *est cachée*, qu’ayant son siège dans le cœur, elle échappe à l’observation ; mais elle se manifeste par ses effets. La vie entière du fidèle y rend témoignage, et force le monde à reconnaître qu’il a d’autres principes de conduite, d’autres désirs, d’autres affections, d’autres craintes, d’autres espérances, que les mondains. Mais les jouissances de la vie spirituelle,

pour être inaperçues, ne sont ni moins grandes ni moins douces. Bien qu'elles demeurent cachées dans le sanctuaire de l'âme, elles peuvent y faire surabonder une paix et une joie ineffables, qui, élevant le fidèle au-dessus du sentiment des douleurs physiques les plus terribles, le rendent capable de tout endurer avec allégresse pour la gloire de son Dieu : témoin ces martyrs de la foi qui entonnaient des hymnes de louange, au milieu des flammes qui dévoraient leur enveloppe terrestre.

Et qu'on ne s'étonne pas de la puissance du sentiment religieux, lors même qu'il demeure un mystère pour le monde. Toutes les jouissances du cœur sont environnées de mystère ; il n'en est point auxquelles le mystère ne prête un charme de plus. Il y a du mystère dans l'amour maternel, et un mystère qui ne peut être pénétré que par le cœur d'une mère. Il y a du mystère dans toutes ces affections pures, nobles, désintéressées, qui inspirent les grands sacrifices et les généreux dévouemens. Elles ne sont jamais comprises par ceux qui ne sont pas capables de les éprouver. Ne les concevant pas, ils sont toujours portés à n'y pas croire ; d'autant plus que, les paroles ne pouvant jamais être qu'une image faible et décolorée des sentimens intimes et profonds, les actions par lesquelles ils se produisent ne pouvant guère non plus en être une fidèle expression, ces sentimens ne peuvent d'ordinaire se manifester qu'imparfaitement. Et ce qui est vrai sous ce rapport, des sentimens naturels, est vrai

aussi des affections spirituelles. Qu'on ne s'étonne donc jamais que le bonheur d'une âme qui vit dans la communion de son Dieu soit aussi recouvert d'un voile.

Mais, bien que cette vie intérieure soit *cachée avec Christ en Dieu*, sa bienfaisante influence se fait sentir, je le répète, dans toutes les circonstances de la vie du Chrétien. Elle embellit toutes les prospérités terrestres, parce qu'elle en fait jouir avec cette modération et cette gratitude envers Dieu qui en doublent le prix ; parce qu'elle apprend au fidèle à n'y jamais chercher un bonheur qu'il ne saurait y trouver, et le préserve ainsi de ce vide secret et de ces mécomptes auxquels sont toujours exposés ceux pour qui les biens de ce monde sont des idoles. Elle adoucit et allège toutes les peines de l'adversité, parce qu'elle dispose le Chrétien à y voir toujours des témoignages de la sagesse et de la miséricorde de son Père, à en tirer parti pour le bien spirituel et éternel de son âme, à puiser sans cesse à la véritable source de toute consolation ; enfin, parce qu'elle fait habiter dans le cœur du fidèle affligé *cette paix de Dieu qui surpasse tout entendement*, et cette vive espérance d'une immortalité bienheureuse qui réjouit l'âme au milieu même de la douleur, en l'élevant habituellement au-dessus de cette vallée de larmes et de misère.

Maintenant, mes frères, je me sens pressé de vous adresser une grave et importante question :

cette *vie cachée avec Christ en Dieu*, a-t-elle commencé en vous ? Sentez-vous votre misère naturelle ? Le salut de votre âme a-t-il jamais excité en vous une vraie sollicitude ? Vous êtes-vous jamais regardés comme dignes d'une juste condamnation ? Avez-vous renoncé à toute idée de votre propre justice ? Connaissez-vous cette paix chrétienne qui est le fruit de la foi en Jésus-Christ, cet amour profond pour Dieu, ce dévouement à sa volonté, cette consécration de vous-mêmes à son service, cette mystérieuse communion de l'âme avec celui qui l'a rachetée ?

Si, malgré les efforts que j'ai faits pour être clair et précis, je vous ai paru obscur et vague ; si je vous ai transportés dans une région toute nouvelle pour vous ; si les sentimens que j'ai décrits vous sont étrangers ; si, loin de les connaître par expérience, vous avez peine à les concevoir, il est bien évident que la vie spirituelle n'a pas commencé en vous. Vous respectez peut-être l'Évangile ; vous en connaissez peut-être la doctrine ; vous avez peut-être éprouvé des mouvemens passagers de piété ; votre vie est peut-être morale, et votre caractère justement estimé dans le monde. Mais que toutes ces apparences de piété ne vous abusent pas : *la vie cachée avec Christ en Dieu*, la vie de foi et d'amour, n'est pas encore pour vous une réalité : c'est pour le monde, ou pour vous-mêmes, ou pour les créatures que vous vivez : mais vous ne vivez pas pour Dieu.

Ce Dieu en qui *vous avez la vie, le mouvement, et l'être* ; de la main bienfaisante duquel vous avez tout reçu dans le passé et dans le présent ; ce Dieu qui vous a donné sa Parole pour vous éclairer, son Fils pour vous sauver, son Esprit pour vous régénérer et vous sanctifier ; ce Dieu qui n'a cessé de frapper à la porte de votre cœur, et qui vous appellera bientôt à lui rendre compte de l'usage que vous aurez fait de la vie ; ce grand Dieu, n'occupe point encore dans votre âme, dans vos affections, dans votre vie, la place qu'il a droit d'y occuper. Vous avez méconnu ses droits, son autorité, son amour, ses menaces, ses promesses.

Oh ! considérez sérieusement votre état. Jugez-vous vous-mêmes avant que vous soyez cités devant ce tribunal, des arrêts duquel nul ne peut appeler. Votre conscience vous condamne : la loi de Dieu, que vous avez mille et mille fois transgressée, vous condamne : la grâce de Dieu, qui vous a été annoncée en vain, vous condamne. Si, avant de descendre dans la tombe, vous n'avez pas commencé à vivre de cette vie qui est *cachée avec Christ en Dieu*, l'heure vient où vous direz *aux montagnes et aux rochers : tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau ; car la grande journée de sa colère est venue*. Ayez donc pitié de vous-mêmes. Ne demeurez pas un instant de plus dans cet état de mort spirituelle qui est le commencement et l'avant-coureur de la mort

seconde. Réveillez-vous, vous qui dormez, et vous relevez d'entre les morts, et Christ vous éclairera. Ne l'entendez-vous pas qui vous crie au bord de votre tombeau : *Sortez dehors.* “ *Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort.* ” *J'ai été mort, mais maintenant je suis vivant aux siècles des siècles, et je tiens les clés de l'enfer et de la mort.* “ *Je ne prends point plaisir à la mort de celui qui meurt : convertissez-vous donc, et vivez :* ” *pourquoi mourriez-vous ?* “ *Venez à moi, et votre âme vivra, et je traiterai avec vous une alliance éternelle ;* ” *je pardonnerai votre iniquité et je ne me souviendrai plus de votre péché ;* “ *j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair ;* ” *je mettrai mon Esprit en vous, et vous revivrez.* Amen.